

Les sciences sociales mises en avant pour faciliter leur réinsertion

Suzanne SY

Souvent victimes de stigmatisation ou d'abandon, les patients victimes d'Ebola vont désormais être accueillis par leur famille ou communauté d'origine. Car des acteurs, conscients des impacts qu'occasionnent la maladie sur la vie de ces personnes malades, ont décidé de miser sur les sciences sociales qui auront pour rôle d'écrire les impacts socio-économiques de la maladie sur les anciens malades. Mais aussi sur les personnes contacts qui, sans avoir été malades, ont dû perdre leur emploi ou être rejetées par leur communauté du fait de la peur.

C'est ainsi que, «les messages sanitaires initiaux insistant sur le caractère mortel de la maladie ont été remplacés par des messages plus justes et plus respectueux des personnes atteintes afin de ne pas favoriser la stigmatisation», renseignent des acteurs dans un document qui étale les recommandations faites, hier, à l'issue de la cérémonie de clôture du colloque «Ebo Dakar 2015» qui avait débuté le 19 mai dernier, avec la participation de 160 chercheurs en sciences sociales, de médecins et professionnels de santé publique, de représentants d'organisations internationales et d'associations.

En effet, ces personnes ressources se sont réunies afin de discuter des apports des sciences sociales dans la lutte contre l'épidémie. Pour le Dr Safiétou Thiam, il s'agit «des mesures proposées pour éviter la discrimination, telles que des attestations de non-infection distribuées aux

personnes contacts à la fin de la période de suivi, afin de les aider à retrouver une vie normale». Car, elle estime que «les résultats ont montré une véritable efficacité lorsque la riposte biomédicale associe étroitement les sciences sociales. En effet, au-delà des apports opérationnels immédiats, les chercheurs en sciences sociales ont révélé des enjeux essentiels de l'épidémie qui peuvent avoir des effets sociaux à court et long terme».

Guéri d'Ebola, le président de l'Association des personnes guéries et affectées d'Ebola en Guinée, réconforte bien ces thèses avancées par ces spécialistes. «Dans la capitale, c'était la panique, quand je suis sorti de l'hôpital, les gens avaient annoncé notre décès dans tout le quartier. Quand je suis revenu, les gens me regardaient comme s'ils ne m'avaient jamais vu dans le quartier, comme un cadavre qui était ressuscité, donc les gens se méfiaient de nous, même les gens qui venaient puiser de l'eau chez nous ne venaient plus, les passants nous indexer. Mais, j'ai quand même été accepté par la famille, c'est l'entourage qui se méfiait de nous», confie la victime.

Toutefois, il explique que «le moral que j'ai eu au centre où je me traitais, j'ai continué cela dans le quartier. D'ailleurs, je ne me suis pas soucié du comportement des gens. Et Médecins sans frontières est venu faire la sensibilisation dans le quartier pour expliquer aux populations que les gens guéris ne vivaient plus avec le virus, ils ne peuvent plus contaminer personne».